

Bernard Andrès, ou la critique dévoyée

Gilles Serdan

Numéro 40, 1986

La critique théâtrale dans tous ses états

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/28723ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Serdan, G. (1986). Bernard Andrès, ou la critique dévoyée. *Jeu*, (40), 162–165.

bernard andrès, ou la critique dévoyée

Ces temps-là sont passés et reviendront peut-être,
En attendant, lecteur, revoyons cet ancêtre.
Cinna Padalure

Le numéro de *Jeu* tombe à pic. À titre de biographe officiel¹, je peux officieusement l'annoncer — il me l'a confié la mort dans l'âme: *il se retire!* L'époque est donc révolue (heureusement, diront certains) où Bernard Andrès écumait les colonnes de *Spirale*, du *Jour*, du *Devoir* et de *Voix & Images*. Près de cent cinquante critiques en dix ans! De quoi meubler ses loisirs, à la retraite, s'il se décide à rapailler ses textes (vous imaginez ça? Encore un de ces petits recueils singeant l'Essai, où l'Auteur livrerait son Testament littéraire et théâtral? Je sais, tout le monde le fait, mais là, là... Dieu nous en garde!). Donc, il se retire comme critique: on dit qu'il sévit déjà de l'autre côté de la barrière!² Raison de plus pour fustiger dès à présent ses méfaits passés.

Sa première chronique remonte au déluge... ou presque. Avril 1876, pardon, 1976!... Oui, dix ans déjà, presque jour pour jour, au moment d'écrire ces lignes. Ça ne nous rajeunit pas, Gilbert, pas vrai? Peu après sa première rencontre avec toi, pour le lancement de *Jeu* 1. Quelle idée tu as eue là de lui mettre le pied à l'étrier (il est vrai qu'il venait tout juste de commencer également à *Voix & Images*)! Rien ne le prédisposait en fait à cette «carrière», abstraction faite de deux petits rôles interprétés dans sa prime jeunesse (Gosta dans *la Sauvage* d'Ionesco et le pompier dans *la Cantatrice chauve* d'Anouilh), d'une formation sur le tard en sémiologie théâtrale et d'un penchant marqué pour la parodie et la mystification...³ Mais la nouvelle revue *Jeu* recrutait alors ses collaborateurs parmi les «amateurs de Pernod, alcooliques invétérés ou anonymes, grignoteurs de chips, et maniaques du théâtre bien sûr».⁴ Coup sur coup, donc, deux papiers qui allaient donner le ton et la perspective critique de celui qui durant toute une décennie allait sévir dans nos périodiques. Car — on l'aura compris — il ne sera pas question ici de faire l'apologie de cet individu incapable de couvrir le grand théâtre, le théâtre institutionnel, le vrai théâtre, quoi. À peine par-ci par-là quelques mentions fugaces et désabusées des oeuvres pourtant majeures présentées par le Théâtre du Nouveau Monde, le Rideau Vert ou la Compagnie Jean-Duceppe (le scandale, dans ce domaine, fut sans contredit l'article erratique commis dans *le Jour* sur le chef-d'oeuvre de Giraudoux monté avec forces subventions québécoises par le

1. On prend les contrats où l'on peut!

2. Cf. Bernard J. Andrès, *la Trouble fête*, Montréal, Leméac, coll. «Roman québécois», n°98, 1986, 237 p.

3. Cf. la mise en scène miteuse de sa communication au colloque de Kingston sur la Parodie (une parodie de conférence sur la parodie! Et il s'est trouvé une revue pour publier de telles singeries: *Études littéraires*, vol. 19, n° 1, printemps 1986!).

4. Cf. le carton d'invitation au cocktail historique du 11 mars 1976 (pièce à verser dans les annales éthylo-mondaines du théâtre québécois).

Théâtre de la Ville de Paris à la Place des Arts, en mai 1977⁵). Et encore, le choix des auteurs couverts par B.A. (on me permettra l'abréviation) témoigne assez de ses goûts douteux pour les «classiques» les plus décadents, les dramaturges les plus iconoclastes, ceux en un mot qui firent le plus de mal au THÉÂTRE: Brecht, Tremblay, Arrabal, Wittlinger, Handke, et j'en passe. Quant au reste, une prédilection inexplicable pour le théâtre québécois, surtout le «jeune», qui nourrit presque l'ensemble de ses chroniques. Ah! j'oubliais bien sûr son penchant inavouable pour ce qu'il appelait «l'expérimentation théâtrale». Il s'en faisait l'ardent défenseur, le héraut sublime, jusqu'à proposer vers la fin de sa carrière — débilite tardive? sénilité précoce? — que ces expérimentations inspirassent le théâtre pour grand public! Je ne résiste pas au plaisir de citer ses élucubrations programmatiques (accrochez-vous, c'est parti!):

Poser le problème de la recherche, c'est soulever ipso facto celui de la critique. Malgré toute la bonne volonté de celles et de ceux qui se battent dans leurs médias pour assurer une couverture décente du théâtre, le traitement de l'expérimentation (qu'on l'appelle essai, avant-garde ou laboratoire) passe au dernier plan, derrière et selon les critères des productions traditionnelles. Le problème vient peut-être justement des étiquettes qu'on colle au théâtre de recherche, en l'assimilant à une activité laborieuse et sans attrait. Question de présentation, d'«emballage» de l'information. Ne conviendrait-il pas à l'avenir [...] de juger le théâtre traditionnel selon des critères plus exigeants, inspirés des acquis du théâtre expérimental? Ainsi seulement les progrès enregistrés sur les scènes «alternatives» auront-ils quelque chance de déteindre sur les «grandes scènes professionnelles.»⁶

On imagine un peu: Racine à la sauce punk, peut-être? Et pourquoi pas *Andromaque* jouée dans une piscine, ou les *Shakespeare Folies*?⁷ «Critique, pauvre critique!» (pour parodier son titre du 18 mars 1977, dans *le Jour*). Car l'histriion ne détestait pas faire le point, à l'occasion, sur ses activités hautement répréhensibles.⁸ Ne se permettait-il pas de jauger et de juger les politiques culturelles du gouvernement en matière de subvention, les associations de comédiens, de directeurs de théâtre, l'Union des artistes et même l'A.Q.J.T.⁹ Comme s'il ne pouvait pas se contenter de couvrir des shows en recopiant bêtement communiqués et dossiers de presse (n'était-ce pas là le voeu secret des relationnistes, à l'époque de l'«Affaire Lévesque»?¹⁰). Sans compter les fois où il s'autorisait des critiques sur le théâtre de femmes (infâme!): effet de mode, sans plus.¹¹ Mais le plus savoureux, c'est, sans conteste, sa phase militante: et allons donc pour le Parminou, les Beaux Cossins, le Théâtre en l'Air, la survie du Conventum, Théâtre et torture en Uruguay, conscientisation, décentralisation, et envoye donc (l'époque de *Jour*, que voulez-vous?)¹² Peu de chose sur le théâtre pour en-

5. «La guerre de Troie ne durera pas trop longtemps encore», *le Jour*, 20 mai 1977.

6. «Notes sur l'expérimentation théâtrale au Québec», *Études littéraires*, vol. 18, n°3, hiver 1985, p. 15-51.

7. Dans le goût de ces aberrations, voir notamment: «Pourquoi forcer les classiques?», *le Jour*, 15 avril 1977.

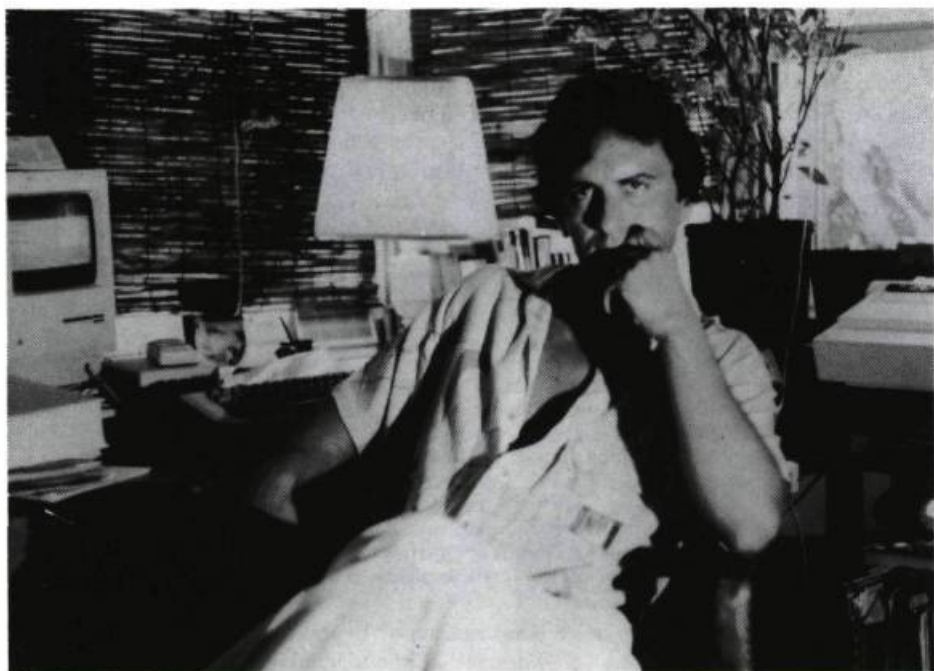
8. Pour mémoire, voilà comment il inaugurerait sa chronique dans *Voix & Images*, en avril 1976 (vol. I, n°3): «Il ne saurait être question [...] de prétendre à l'exhaustivité en matière de manifestations théâtrales québécoises» (ici, une note où il appelle de tous ses voeux une revue spécialisée «qui pourrait joindre à des comptes rendus élaborés, toute sorte [sic] d'études synthétiques, tant sur les spectacles de la saison que sur des auteurs connus ou inconnus». Diantre! L'olibrius aurait-il pressenti la naissance de *Jeu*?!!!).

9. Cf. notamment *le Jour*, 3 et 10 juin, ainsi que le 1^{er} juillet 1977, et *Voix & Images*, vol. VII, n°3, 1982, sur «Les États généraux du théâtre professionnel».

10. Sur sa «position» au moment de ladite affaire, cf. son inénarrable «Lettre ouverte» au *Devoir* du 31 janvier 1984; pas toujours d'accord avec le jugement de Lévesque, mais pour la «liberté d'opinion!» Tu parles! Corporatisme et compagnie!

11. Sur sa couverture du théâtre au féminin, un apologiste dirait: «Curieux, intéressé, généreux même, à l'occasion, mais sans complaisance pour les clichés et certaines facilités de ce théâtre souvent d'avant-garde.» Ce que j'en dis, moi...

12. Sur l'ardent défenseur des masses laborieuses, cf. *le Jour* (25 février, 8 avril et 13 mai 1977), *le Devoir* (2 novembre 1978) et le dossier sur les Gens d'En Bas, en collaboration avec Hélène Fleury (*Jeu* 14, hiver 1980).



«Une verve, une plume, un nez»... et «un penchant marqué pour la parodie et la mystification»: Bernard André. Photo: J.A.B.

fants, sauf qu'il y allait avec son fils de cinq ans pour tester sur un «vrai public» les spectacles!¹³ Mais le plus gros problème que j'aurai à résoudre à titre de biographe (outre celui d'avoir accepté ce contrat), c'est d'expliquer chez mon client le passage de la phase militante à la phase esthétisante. Je sais, déjà en 1977, il trippait sur l'Eskabel, la Grosse Valise et le Théâtre Expérimental de Montréal. Mais ça n'a fait qu'empirer avec le temps. Au fur et à mesure des désillusions militantes, B.A. sombre dans le rébus (et les rebuts) de l'avant-garde. Il suit de près l'Eskabel, le T.E.M., puis Carbone 14, Zoopsie, Théâtre Acte 3, le plus souvent complice (mais ne ménageant pas à l'occasion ses critiques, selon l'idée qu'il se fait — présomptueux! — de ce que devrait être leur travail). Comme si parfois, l'envie le démangeait de passer à l'écriture dramatique (Zeus nous en garde!).

Quant à son style — je terminerai sur cet aspect fort secondaire à mes yeux de la prestation critique —, rien à voir avec ce qu'on attend généralement d'un chroniqueur. Chez lui, une sorte de préciosité tout à fait incongrue dans le discours journalistique («une verve, une plume, un nez, le goût de la formule et du titre frappeur»¹⁴, diraient les apologistes). Un ton,

13. Cf. «La peur des enfants», *Spirale*, n°28, octobre 1982.

14. Au hasard, pour la titrologie: «Imbuables, les Fées?... Pour qui?», «Messieurs les Censeurs, coupez les premiers!», «Sur notre scène, des enfants au pouvoir», «Comment brillent encore *les Grands Soleils*», «Clopin-clopotant dans l'épopée» (pour *le Roi Boiteux*), «Post-Mortem pour l'Eskabel?», «Drôle de Western à la N.C.T.» (à propos de *Ruy Blas*), «Théâtre pour enfants ou infantilisme théâtral?», etc.

un humour en coin, que je n'ai jamais appréciés ni compris, du reste (et inversement). Sans compter les prétentions à la scientificité, à la «sémologie théâtrale» (il aurait dirigé la première thèse du genre au Québec... hum!). Comme s'il s'adressait à une petite coterie (travers qui s'accroît avec l'âge). Dans le goût de ce torchon livré en 1979 à la défunte revue *Trajectoires*:

Il faudrait pouvoir écrire un texte dont le lecteur ne se méfierait pas suffisamment pour y voir la critique, la chronique ou le simple commentaire d'un livre, d'un tableau ou d'une pièce de théâtre. Repenser cet exercice de style qu'est l'avis concerté du pseudo-spécialiste en la matière. On le lirait, ce texte, comme on le ferait d'un écrit anodin [...]: en passant, distraitemment, sans y prêter trop d'importance. Comme si ces mots n'avaient guère de rapport avec l'objet précis d'une édition, d'une exposition ou d'un spectacle... Et pourtant, à mesure que le lecteur en parcourrait les lignes, se dessinerait dans son esprit l'esprit même de ce livre, de ce tableau ou de cette pièce à commenter. Éviter à tout prix le docte jugement, la conférence ex cathedra. Tenter plutôt [...] la circonférence: faire le tour du sujet en épargnant soigneusement celui-ci. Amener le lecteur dans l'univers voulu, sans jamais le désigner nommément. Quoi de plus rebutant que ces chroniques de théâtre chapeautées de ce que l'éditeur appelle justement la «cartouche» du spectacle (titre, auteur, mise en scène, comédiens, etc.: le tout dans un style télégraphique en rupture de ban avec le reste de l'article)? Le code journalistique ou les méfaits de l'affiche. Que reste-t-il à dire quand l'étiquette est collée à l'endos du produit? Jamais le labeur du chroniqueur ne s'apparente autant à celui du publiciste.¹⁵

On voit le genre!... C'est décidé: je renonce à écrire sa biographie. Je n'en aurai que plus de liberté pour l'éreinter si jamais il se risque, le malheureux, comme dramaturge!

gilles serdan*

15. «Au bord du Gange montréalais», *Trajectoires*, n° 2, été 1979.

* Né en 1949 à Oran (Algérie), Bernard J. Andrès est professeur au département d'études littéraires de l'Université du Québec à Montréal et directeur de la revue *Voix & Images*. Sa maîtrise portait sur Boris Vian et son doctorat, sur Claude Simon. En plus d'avoir collaboré à plusieurs publications (*le Jour, le Devoir, Jeu*, etc.), il a signé la chronique de théâtre dans *Spirale* de 1979 à 1986. Il a publié récemment un roman, *la Trouble-fête*, aux Éditions Leméac, et il est également l'auteur de *Rien à voir* (cérémonial forain), créé en octobre 1986 par l'Eskabel. N.d.l.r.